Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 12 (1891)
Heft: 7

Artikel: Les sauterelles au nord et au sud de l'Afrique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134188

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SAUTERELLES AU NORD ET AU SUD DE L'AFRIQUE

L'invasion des sauterelles sur tout le territoire méditerranéen, du Maroc à la basse Égypte, dans le Sahara et au sud de l'Afrique, est un phénomène qui réclame l'attention de tous ceux qu'intéressent les questions africaines. Aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de mettre sous leurs yeux les détails suivants empruntés à des Lettres d'Algérie publiées par le *Journal des Débats* et par le *Temps,* et à une lettre de notre compatriote M. E. Jacottet, missionnaire au Le-Souto.

Les nouveaux insectes qui nous inondent, écrit le correspondant du premier de ces journaux, sont des acridiens pèlerins, *acridia peregrina,* assez différents de ceux que nous connaissons depuis cinq ans et qui nous restent, les *stauronoti maroccani.* M. Künckel d'Herculais constate en ce moment que les femelles des pérégrins ne meurent pas nécessairement après avoir pondu, qu'elles sont fécondées plusieurs fois, et qu'elles peuvent ainsi infecter de criquets des lieux très éloignés les uns des autres, jusqu'à leur dernier jour. C'est là un fait indéniable pour le savant naturaliste. On ne voit pas, en effet, que les plaines où ces femelles ont pondu sur les diverses lignes qu'elles ont suivies soient jonchées de leurs cadavres, et les sujets qu'il étudie dans ses petites cages confirment son observation. Il est vrai que rien n'y trouble leur accouplement, et que les feuilles de salade que M. Künckel leur prodigue sont de leur goût ; mais la captivité et la bonne chère n'ont pas la vertu de refaire la maternité. Il s'ensuit que nous verrons certainement beaucoup plus d'éclosions de criquets que nous ne nous imaginions, et notre avenir s'en assombrit.

Voici ce que j'ai vu pour ma part. J'avais appris dans la dernière réunion de la Société d'agriculture que les environs d'Aïn-Taya étaient envahis d'une manière extraordinaire. Je suis monté, dimanche matin, dans le train qui traverse la Mitidja, et, dès la banlieue d'Alger, j'ai commencé de voir le ciel traversé d'une infinité de petites ailes transparentes et vibrantes. Il en tombait une pluie sur les jardins d'Hussein-Dey, où des hommes agitaient de longs drapeaux faits de toutes sortes d'étoffes. Des enfants frappaient des bidons et des casseroles avec des bâtons. A gauche de la voie, sur les terrains arides d'un champ d'exercices traversé par des soldats, des tourbillons gris s'élevaient et s'étalaient en nappes, des milliers de petits points glissaient vers Alger. La machine s'avançait comme dans une trombe de grêle ; des bêtes

toutes jaunes ou bleuâtres passaient comme des flèches le long des wagons; quelques-unes y entraient et s'abattaient sur les coussins. Les jaunes étaient les mâles au ventre mince, les bleuâtres étaient les femelles gonflées d'œufs. Elles se laissaient prendre, évidemment ahuries et lasses, remuant doucement leurs pattes, et leurs énormes mandibules ; on les écrasait, et il sortait du corps des femelles une bouillie rosâtre.

A partir de la Maison-Carrée, je ne vis plus rien dans l'air, et la Mitidja s'étendit radieuse comme toujours dans la splendeur de mai, couverte de vignes et de blés. Ciel pur et moissons drues, fermes blanches dans des bosquets d'eucalyptus, ombres lointaines de l'Atlas, un des plus riches et des plus calmes paysages de la terre se rouvrit devant moi pour la centième fois, sans une tache, sans une tare, sans la moindre apparence d'un dommage ou d'un danger. Rouiba m'arrêta. J'y descendis. Des Espagnols, ceints de rouge, la veste sur l'épaule droite, se promenaient sous de grands arbres. Je déjeunai gaiement, puis je m'engageai sur la route d'Aïn-Taya, fouetté par une large brise qui jouait avec le soleil, et pendant deux kilomètres je continuai d'admirer la beauté des champs sans le moindre trouble. La route blanche ondulait sur des tertres d'émeraude; j'allais droit vers un cap sombre au delà duquel je pressentais la fraîcheur et l'éclat de la mer. Une trentaine de cigognes pareilles à des moutons paissaient dans un bas-fond. Pas un être humain n'apparaissait. La paix du dimanche avait clos les volets des maisonnettes aux toits rouges qui pointaient par-ci par-là de plus en plus rares.

Tout à coup, les bêtes jaunes et bleuâtres reparurent. Ce ne fut rien d'abord qu'un passage transversal de quelques centaines ; elles papillonnaient sur ma tête. D'autres se levaient de la route ou des fossés, semblables, de loin, à de petits rouleaux d'écorce ; elles étendaient leurs ailes mouchetées, montaient et redescendaient en l'air ; mais, plus j'avançais, plus elles devenaient nombreuses, et, comme elles allaient toutes dans le même sens, j'eus la sensation d'un homme qui va traverser un fleuve. J'en abattis quelques-unes avec ma canne, j'en écrasai dans les herbes, puis je me lassai, et j'eus bien assez de promener mes yeux sur le spectacle de plus en plus surprenant et formidable qu'elles me donnaient. Elles arrivaient par milliers et par millions, toujours plus denses, le corps tendu, battant l'air à petits coups, infatigables, allant contre le vent, poussées par un instinct ou une volonté inflexible, marée vivante, épaisse de 10 mètres, large de 4000, longue de

10,000 peut-être, armée innombrable, cuirassée, casquée, horde infinie, dont chaque femelle portait en germe 80 petits. De loin, on eût dit une tempête de neige ; de près, une pluie de balles. Il en tombait sans cesse dans les champs d'orge, sur les chemins, dans les sillons des vignes : elles y faisaient, sur la terre brune, luisant au soleil, des plaques de bronze et d'or. D'où venaient-elles ? D'un des cols de l'Atlas, sans doute ; mais ce n'était là que leur dernière étape. Où étaient-elles, il y a trois semaines ? A Laghouat, peut-être. Il y a deux mois ? Dans le désert. D'où sont-elles parties enfin, quand elles n'avaient pas encore pris leurs robes jaunes qui sont leurs toilettes de noces ? Du Soudan et même du lac Tchad. Alors elles étaient toutes roses. Quelle force incroyable ! Elles volaient donc depuis cent cinquante ou deux cents jours, toujours droit devant elles, vers la Méditerranée, mais il semblait qu'en l'apercevant elles en eussent peur ; car maintenant elles rasaient la côte.

Je marchai ainsi pendant plus d'une heure tout au travers, et elles tourbillonnaient encore sur ma tête, quand j'arrivai au village d'Aïn-Taya. J'allai immédiatement au bord de la mer qui baigne à cet endroit une crique absolument vide et d'un attrait divin. Elle est heureusement ignorée, et j'ai déjà tort d'en parler. Puis je montai sur une butte, et revis en sens inverse le pays que je venais de parcourir. La nappe translucide des pèlerins continuait de glisser au-dessus sans bruit ni trêve. A part trois ou quatre champs de vignes assez proches du village, dans lesquels je voyais quelques hommes agiter des drapeaux ou promener des toiles suspendues à des cordes, toutes les récoltes magnifiques qui couvraient la terre étaient sans défense ; pas même une fumée ne s'élevait en l'air. Un homme vint près de moi, et s'assit. Il contempla comme moi tant de travail, tant de soins, tant de richesses, sur lesquelles passait la mort dans le silence et l'immobilité du plein midi ; puis, comme s'il avait suivi ma pensée : « Voilà, » me dit-il, « le cinquième jour qu'il en arrive ; nous avons travaillé les trois premiers jours ; mais à quoi bon maintenant ? Il y en a trop. »

Voici qu'il en neige maintenant devant nos fenêtres, à Alger même, des milliers de ces damnées bêtes jaunes. Elles montent et descendent comme les éphémères de vos soirées d'été, dansant sur les squares et sur les terrasses, translucides sur le fond bleu de la mer. Elles tiennent une moitié de l'horizon. Elles se partagent en colonnes, enfilent les grandes voies par escadrons, se choquent contre des murailles, et tombent, affolées, au hasard, sur les balcons et sur les trottoirs. C'est la joie des enfants qui les torturent. Les hommes les écrasent avec colère. Elles

remontent en l'air et papillonnent sans trève. Le sirocco soulève en même temps des tourbillons de poussière ; le ciel est vaporeux, terni, très lourd ; le soleil est de plomb.

Quand on pense qu'il en est à peu près de même, au gré des jours et des heures, sur toute la surface de l'Algérie, et que ce nuage vivant s'étend depuis le sud du Maroc jusqu'à l'Égypte, où les Fellahs du Delta se défendent peut-être mieux que les Berbers du Figuig, on est vraiment stupéfait de l'énergie productrice de la nature qui enfante tant de milliards de créatures, et de la sûreté avec laquelle elle les dirige. Les Arabes disent qu'elles ont des rois : il est au moins certain que leurs armées obéissent à des instincts précis et comme à des ordres. Rien ne faisait dévier la horde que je voyais passer, la semaine dernière, sur les champs d'Aïn-Taya ; il en tombait des individus comme tombent les grosses gouttes de pluie d'un orage ; mais la masse allait toujours droit contre le vent, s'élevait au-dessus de la fumée, se séparait devant les obstacles pour se reformer ensuite, avec une entente surprenante et une hâte inexplicable d'atteindre un but invisible. En ce moment, la multitude de ces petites bêtes qui tournent au-dessus d'Alger est évidemment déconcertée par l'aspect de ce pays de pierre, tout blanc, déchiré en longues crevasses rectilignes, et creusé en précipices aux parois lisses dans le fond desquels des hommes agitent des bâtons et poussent des cris de mort. Elles ne s'y laissent tomber, les femelles surtout, que quand leurs ailes de gaze refusent de soutenir leurs poitrines cuirassées et leurs gros ventres. Elles voient de haut, avec leurs yeux fixes, minuscules et ronds comme des têtes d'épingles noires, les cascades de plâtre de la Kasbah, les immenses faubourgs qui des deux côtés de la ville la prolongent autour du golfe en pointes de croissant de lune, les villas innombrables qui, plus loin encore, hérissent de leurs blancheurs la sombre verdure des jardins ; elles mesurent l'étendue livide et traîtresse de la mer. Tout à coup une avant-garde se forme et retourne résolument vers les campagnes du sud. En un clin d'œil le reste aussi fait volte-face, et toutes leurs colonnes, par rangs pressés, à tire-d'aile, au galop, comme des tribus de nomades qui auraient manqué leur coup, repassent devant nous sans s'inquiéter des traînards qui tombent en battant l'air. C'est au tour de nos voisins de Mustapha de se défendre : ils les attendent d'ailleurs avec des bidons et des casserolles sur lesquelles ils frappent par avance à tour de bras.

Nous ne désespérons pas cependant. Sans doute nous ne pouvons rien contre elles quand elles volent. A quoi bon, je vous le demande, agiter

un bâton dans un fleuve pour en troubler le cours, ou donner des coups de balai dans une marée de l'Océan ? Depuis huit heures jusqu'à cinq, il n'y a qu'à faire comme les musulmans, louer Dieu quand même, ou dormir ; mais il n'en est plus ainsi le matin ou le soir. La nature féroce et bienfaisante, qui s'arrange toujours de manière à faire périr exactement autant d'êtres qu'elle en produit, nous donne à ces moments-là notre vengeance. Elle les promène sur nos têtes comme un épouvantail pendant neuf heures. Ensuite elle nous les livre inertes, pour que nous les tuions à plaisir.

Ils ne peuvent s'envoler que par la toute-puissance du soleil. Il faut que la lumière et la chaleur aient pénétré pendant plus d'une heure leurs dures carapaces pour qu'ils soient capables de s'élever en l'air, et encore ils titubent d'abord comme de petits oiseaux ivres. Leur armée ne se met en route que quand le soleil déjà haut l'aspire. En plein midi, ils se ruent droit devant eux avec une ardeur violente et une sorte de joie ; tous leurs corps sont alors tendus comme ceux des nageurs qui fendent une rivière ; toutes leurs ailes s'agitent sans relâche, foisonnent et étincellent ; on dirait qu'ils sont une manifestation vivante de l'embrasement universel : mais ils ralentissent à mesure que les ombres s'allongent, et, avant même que le soleil les abandonne, ils s'abattent pêle-mêle sur le camp qu'ils ont choisi. C'est à ce moment surtout qu'ils se recherchent, allant les uns vers les autres à petits pas et par saccades, et s'unissant par terre au hasard des rencontres. Les mâles dépareillés s'accrochent à des feuilles sans même songer à ouvrir les mandibules, et les ombres violettes du crépuscule n'ont pas encore envahi le ciel qu'un sommeil invincible, puis un engourdissement absolu, s'empare de toute cette formidable colonie. Il semble que la nuit qui raidit leurs membres leur reprenne toute la vie que leur a donnée le jour.

L'amour et le froid les jettent ainsi devant nous, après qu'ils ont papillonné dans l'azur, comme des choses viles et répugnantes qui ressemblent à peine à des bêtes. J'en ai vu ce matin, à l'aurore, un vignoble de 500 hectares tout rempli, et c'était là un tableau fait pour surprendre. La terre était toute jaune, absolument jaune ; tous les plants de vignes étaient chargés de gousses jaunes et grisâtres : on eût dit un grand champ de haricots mûrs ; et pas un mouvement d'un bout à l'autre. J'y suis entré, puis j'ai reculé de dégoût. A côté de mes pieds, qui s'enfonçaient dans la boue des corps écrasés de leurs camarades, les couples qui grouillaient confusément donnaient à peine l'idée de la vie, et leurs mouvements presque insensibles ne se communiquaient pas

à 20 centimètres de distance. J'ai secoué des rameaux de vigne ; ils étaient intacts.

Allons, rien n'est encore perdu. J'entends dire de tous côtés que les communes s'entendent et se confédèrent pour combattre. Les bras sont nombreux, et l'argent ne saurait manquer pour payer les travailleurs. On en ramasse, des sauterelles, depuis huit jours, on en jette dans des sacs, on en tue le plus possible, on en détruira des milliards. Seulement, quoi qu'on fasse, il en restera bien encore, toutes les femelles survivantes pondront, la moitié de celles qui périssent a pondu, et de je ne sais de combien de régions inconnues des multitudes innombrables de criquets vont sortir de la terre. Ceux-là encore on les écrasera, on les brûlera, on les inondera d'acides. Soit ; mais sommes-nous sûrs de vaincre ? Franchement, non ! La vérité vraie est que nous sommes en péril, en très grand péril.

D'autre part, les détails suivants empruntés à une correspondance du *Temps* font comprendre la grandeur de la lutte et l'étendue du fléau qui menace la colonie.

Il y a aujourd'hui trois semaines, regardant le soleil pour indiquer à mes ouvriers arabes la position qu'il devrait occuper dans le ciel au moment où ils quitteraient l'ouvrage, car je ne pouvais rester avec eux jusqu'à onze heures, je vis briller entre l'astre et moi de petits points d'une blancheur éclatante ; je les fis remarquer à mes Arabes, et tous de s'écrier : « Djeraate ! Djeraate ! » (les sauterelles ! les sauterelles !) Depuis huit jours, l'administrateur nous avait prévenus de nous tenir sur nos gardes : un vol immense était à Kerba et se dirigeait vers la côte en passant nos montagnes par les cols. En prévision de leur arrivée, nous avions fait d'énormes amas de broussailles, prêts à y mettre le feu à l'approche des insectes.

Ce jour-là, le vol passa depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures, mais il se maintint très haut. Le lendemain, il recommença de nouveau à dix heures, jusqu'à quatre heures. Elles venaient toutes de l'est. Le vol étant près du sol, nous allumâmes les feux. Hélas ! en quatre ou cinq heures, toute notre réserve de bois fut brûlée. Que faire ? Les sauterelles s'abattaient en nombre dans nos vignes et commençaient à les manger ! Alors, hommes, femmes, enfants, tous nous nous armâmes de tous les objets imaginables : vieux clairons, chaudrons, trompettes, tambours, etc., et on se mit à faire un charivari infernal, tout en marchant dans les vignes. Grâce à cette mesure, que nous ne cessâmes pas pendant quinze jours, nous pûmes empêcher les sauterelles de des-

cendre dans nos vignes et de les brouter, mais cela n'était que la première partie de l'ouvrage. Les sauterelles, éloignées des vignes, descendaient dans les terrains vagues et s'y accouplaient et pondaient. Il fallait aviser. Le quatrième jour du passage, nous décidâmes de réquisitionner les hommes pour ramasser les œufs et les sauterelles, laissant le soin de défendre les vignes, par le charivari, aux femmes et aux enfants. Les sauterelles posées sont inabordables par la chaleur ; il faut les surprendre le matin ; aussi, à trois heures, le tambour bat, à trois heures et demie a lieu le rassemblement des hommes valides, et on commence à ramasser des monceaux de sauterelles engourdies, et cela jusqu'à sept heures, en ce moment les sauterelles étant insaisissables. Sous la direction de notre maire, nous nous organisons en une longue file et, au commandement, nous parcourons tout le territoire pour faire lever les sauterelles, et ce métier dure jusqu'à onze heures. A une heure, chacun part alors avec une petite pioche à la recherche des œufs jusqu'à six heures. Voilà la vie que nous avons menée pendant quinze jours, car les sauterelles ne cessaient d'arriver, et en nombre incalculable. La seule idée qu'on en puisse avoir sans les avoir vues, c'est de se figurer l'atmosphère saturée de gros flocons de neige marchant pressés par le vent à raison d'une dizaine de kilomètres à l'heure.

Le vol a duré pendant douze jours consécutifs venant de l'est, et cela, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, et à la vitesse de 10 kilomètres à l'heure ; sa longueur devait être d'environ 720 kilomètres.

A partir de ce jour, il s'éleva un vent d'ouest qui souffla en ouragan et les sauterelles revinrent sur leurs pas, une quantité considérable fut jetée à la mer. Elles s'élevèrent alors à des hauteurs prodigieuses et formèrent de magnifiques nuages jaune d'or, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux nébuleuses de la voie lactée pour la forme.

Aujourd'hui, nous sommes un peu tranquilles, les sauterelles nous ont quittés, nous avons pu sauver nos vignes ; seulement les pontes nous entourent et les criquets vont naître. Nouvelle lutte. Notre village présente l'aspect d'une ville assiégée. Nous avons 30 tirailleurs, 60 détenus militaires, pour nous aider à soutenir le siège. Nous entourons notre village d'un mur de broussailles ; de distance en distance, on dépose derrière des vases pleins d'huile lourde. Devant ce mur de broussailles, on place les appareils cypriotes dont nous apprenons la manœuvre. Si les criquets parviennent à passer au-dessus des appareils, on asperge d'huile lourde le mur de broussailles et on y met le feu ; pendant le

temps d'arrêt dû à la combustion du mur de broussailles, on rétablit les appareils cypriotes derrière lui. Puis on refait un nouveau mur de broussailles. Voilà comment le colon algérien, si vilipendé par M. Pauliat, lutte, et cela sans grand espoir de la victoire, tant l'ennemi est nombreux. Un chiffre en donnera une idée. Le maire de Cherchell, à lui seul, a acheté les sauterelles à 2 fr. les 100 kilos. On lui en a apporté 100,000 kilos. Or 300 sauterelles pondant 40 œufs en moyenne (la femelle en pond 80), font un kilo, donc cela représente la destruction par ce seul moyen, de 12 milliards de criquets. Dire que dans toutes les communes on en a fait autant, et qu'on ne voit pas la place !

Pendant le temps que nous faisons ces travaux défensifs contre l'ennemi du dehors, il faut purger la place des ennemis du dedans. Aussi nous faisons repiocher nos vignes : cette opération met les œufs de sauterelles au jour, et en quelques heures de soleil ils sont secs. C'est une dépense que, malheureusement, beaucoup ne peuvent faire. Nous nous sommes alors réunis, et sous la garantie de tous, nous avons emprunté la somme nécessaire pour faire piocher les vignes de ceux à qui les fonds manquaient.

Le danger se complique d'une menace d'une attaque des Touareg du Sahara. En effet, les nouvelles reçues de Gadhamès signalent aux environs de cette ville la présence de nombreux campements de Touareg, appartenant à la confédération des Azdjer. La rumeur publique attribue pour cause à ce rassemblement la nécessité où se trouveraient les Touareg d'abandonner les régions centrales du Sahara, à la suite du passage des sauterelles, qui auraient dévoré leurs rares pâturages. Ils se tiendraient prêts à prendre la campagne, On ignore la direction qui sera suivie par ces pillards et leur objectif. Toutes les mesures sont prises pour le cas où ils tenteraient un coup de main sur les populations du sud de la Régence.

Ce n'est pas seulement au nord de l'Afrique que sévit le fléau, car M. Ed. Jacottet écrit, le 12 mai, de Thaba- Bosiou, au Le-Souto :

Depuis ma dernière lettre (vieille hélas ! déjà de trois semaines), il nous est arrivé une bonne aubaine, ou plutôt c'est aux gens d'ici que cela s'applique, car, pour moi personnellement, je m'en serais bien passé. Je veux parler d'une invasion de sauterelles ou criquets. Tu as souvent entendu parler de ces nuages de sauterelles, mais tu ne saurais te faire une idée de ce que c'est en réalité. Je les voyais, moi aussi, pour la première fois, car au Le-Souto elles sont rares, et depuis 1868, on ne les avait plus vues. Mais cette année, il semble qu'il y en a partout ;

tout le sud de l'Afrique en a été envahi, et les journaux racontent qu'en Algérie c'est une invasion complète. Il faut croire que l'Afrique entière en aura été couverte. L'autre jour, quand elles ont commencé de venir, c'était comme un brouillard qui couvrait tout l'horizon, comme un nuage qui grossissait de minute en minute ; elles passèrent juste au-dessus de nos têtes, c'était un fourmillement indescriptible, un bourdonnement tel que celui d'un immense essaim d'abeilles. Le soleil en était littéralement obscurci. Elles se posèrent juste sur nos champs et les flancs de la montagne voisine ; sur l'espace de plus d'une lieue, elles couvraient le sol de plus de deux à trois pouces d'épaisseur. Comme l'hiver est aux portes, que le maïs est trop mûr pour qu'elles lui fassent du mal, le dommage ne pouvait être grand, et, de fait, il n'y en a pas eu. Aussi nos gens, loin de s'en désoler, ainsi qu'ils l'eussent fait au printemps, étaient tout à la joie ; comme cette année les récoltes n'ont pas été bonnes, et que pour beaucoup de familles il est nécessaire de se rationner, c'était une aubaine inespérée, une nourriture venant du ciel comme la manne au désert. Aussi, à peine le soleil couché, tout le monde se précipita sur les malheureux insectes, on en remplit des sacs sans nombre, on en chargeait les chevaux et les bœufs ; dans un village même on en remplissait des wagons.

Partout on ne voit aujourd'hui que sauterelles séchant au soleil ; nous-mêmes en avons fait notre provision, et quand elles seront séchées et pilées, je pourrai t'en envoyer un échantillon, pour que tu puisses, toi aussi, goûter de cette nourriture africaine. Je doute que tu l'aimes ; pour moi, je n'y trouve nul plaisir, mais nos gens estiment que cela vaut la viande ou du moins la remplace quand on en manque. On les mange de deux manières : fraîches, on les fait frire sur la poêle, après leur avoir enlevé les ailes et les pattes, et saupoudrées légèrement de sel ; c'est assez bon, mais il faudrait ne pas savoir ce que c'est ; pour moi, mon cœur se soulevait, et je n'ai pu en avaler que cinq ou six ; la manière ordinaire est de les faire bouillir tout entières : on les sort de l'eau et les sèche au soleil. Une fois séchées, elles se conservent, dit-on, pendant des mois ; on les moud et on les mange en poudre, ou bien mélangées à de la farine de blé ou de maïs. Cela fera du bien à beaucoup de pauvres gens qui ne savaient guère que manger. Ainsi, tandis qu'ailleurs on se lamente de ces invasions de sauterelles qui ravagent tout, ici, au contraire, on s'en réjouit et l'on y trouve une excellente nourriture. Mais je me demande si au printemps nous ne les aurons pas de nouveau, et alors ce serait un véritable désastre, car elles ravageraient tout. Si le froid les

tue avant la ponte, nous n'avons rien à craindre ; mais si elles se mettent à pondre ici, ce sera pour l'année prochaine une invasion pire que celle d'aujourd'hui.

Le second jour de leur passage, elles passèrent en rangs moins serrés, mais il y en avait bien davantage encore. Le défilé dura, montre en main, trois heures et demie ; chassées par un vent violent, elles passaient très rapidement, et leurs essaims s'étendaient sur une largeur d'au moins deux kilomètres. On se demande d'où peuvent venir tous ces innombrables insectes, et pour quelle raison ils nous arrivent cette année-ci après avoir été invisibles pendant vingt-trois ans. Ceux-ci viennent soit du Kalahari, soit du Karroo. Dans l'État libre ils ont dû faire plus de mal, car les Bœrs ont déjà semé le blé de l'année passée et celui qui a déjà poussé a dû être tondu à ras de terre.

Les savants qui recherchent les moyens de combattre le fléau qui désole l'Afrique, espéraient en avoir trouvé un efficace dans le *botrytis acridarium*, champignon qui pourrait détruire les acridiens. Mais une note de M. Künckel d'Herculais, lue à l'Académie des sciences, donne lieu de craindre que l'on ne se fasse illusion à cet égard. L'envahissement du corps des sauterelles par le champignon parasite est tout superficiel. Le parasite ne pénètre pas dans le corps de l'insecte et ne lui communique aucune maladie. De plus, la contamination ne s'effectue pas. Des acridiens chargés de mycelium n'ont nullement transmis leur parasite à des acridiens mis en contact. Il n'y aurait pas contagion. M. Künckel d'Herculais rappelle, en outre, au point de vue historique, que ce n'est pas la première fois que l'on trouve un champignon parasite sur les sauterelles. En 1883, un naturaliste américain, Osborne, avait déjà fait la même constation et émis l'espoir que le parasite tuerait l'acridien. Selon M. Künckel, nous ne serions pas plus avancés en 1891 qu'en 1883.

BIBLIOGRAPHIE[1]

D. Kaltbrunner. L'Afrique en 1890. Notice et carte extraite de l'Atlas de géographie moderne, par F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine, $^1/_{15\ 000\ 000}$. Paris (Hachette et C^{ie}), 1890, in-8°. — Cette brochure se compose de deux parties principales, d'une notice de M. Kaltbrunner, le géographe bien connu, sur l'histoire de la recon-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.